

RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS : LA FEMME IDÉALE

L'ÉCRAN

LE MOINS CHER
DE TOUS

12^F

LES HEBDOS
DE CINÉMA

français

N° 160 - 20 juillet 1948

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



MACARIO, LE FERNANDEL ITALIEN (Voir l'article page 10)

DECOUVERTE du CINÉMA

A LA F.F.C.C. : UNE ASSEMBLÉE QUI FUT VRAIMENT GÉNÉRALE

DEUX longues journées de travail, près de cent délégués de C. C. venus des quatre coins de France, de nombreuses personnalités présentes : Mme Eve Francis, MM. Fourré-Cormery, Basdevant (représentant du ministère de l'Éducation nationale), Arends (directeur des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation Populaire de l'Académie de Paris) ; Huysman, conseiller d'État et président de la Commission de Censure ; Kamenka, représentant des Producteurs ; Moussinac, directeur de l'IDHEC ; Rouquier, Hayer, des envoyés de la presse, de la radio, de la télévision... l'assemblée générale de la Fédération Française des C. C. s'est tenue les 10 et 11 juillet 1948, à la Maison de la Pensée Française.

La physionomie générale de cette assemblée ? Un auditoire attentif, souvent passionné, dont les interventions sont fréquentes. Autour de moi, on prend des notes, on commente les rapports faits par les membres du bureau. Atmosphère de sympathie, et sympathique : le matin du premier jour, ces gens, qui ne se sont jamais vus, frayent peu entre eux. À la fin du second jour, et la cordiale ambiance du cocktail aidant, des amitiés se nouent.

Tant de problèmes furent examinés au cours de ces deux journées, tant de projets formés, de vœux émis, de nouvelles réalisations annoncées, que nous devons nous contenter de les résumer ici, en nous bornant à l'essentiel.

Bilan d'activité

L'an passé, la F. F. C. C. groupait cent trente Clubs. Cette année, elle en compte cent quatre-vingt-cinq : cinquante-cinq nouveaux C. C. ont donc été fondés en l'espace d'une seule année.

Pourtant, cent cinquante seulement de ces Clubs fonctionnent actuellement. Les autres ont dû cesser toute activité, faute de salle où donner leurs séances. Carence regrettable, qui ne doit pourtant pas décourager les Clubs, ajoute le rapporteur : il leur faut tenter de continuer à fonctionner en 16 mm. en espérant, si besoin est, les séances.

Cinématique française

Les délégués, unanimes, expriment leurs regrets de voir M. Langlois, directeur de la Cinématique française, veiller sur ses films avec le soin jaloux d'un collectionneur et montrer ainsi peu d'empressement à les communiquer aux C. C.

Documentation

Un important travail a été effectué cette année pour l'établissement de fiches de documentation. Cinquante fiches, établies sur les principes définis lors de l'Assemblée générale de l'année dernière, ont ainsi été réalisées. Cette nouvelle, est bien accueillie par les délégués qui considèrent les fiches de documentation comme un instrument de travail indispensable à l'animateur de Club. Ajoutons qu'elles sont également utilisées par les C. C. suisses et belges, qui en avaient fait la demande à la Fédération Française.

Manifestations

SEANCES INTER-CLUBS : la Fédération a pu présenter cette année, et faire connaître aux membres des Clubs des œuvres d'auteurs inconnus du public français : *Dile Manneskebam*, de Bjørn Henning Jansen ; *Chasse Tra-*

gique, de Giuseppe de Santis, et *Les Assassins* sont parmi nous, de Wolfgang Standt.

SEANCES D'INITIATION CINÉMATOGRAPHIQUE : Celles-ci sont organisées avec le concours d'une équipe tournant dans une ville ou près d'une ville dotée d'un C. C. Techniciens et acteurs se mettent à la disposition du Club pour reconstituer une scène de tournage. Cette formule, qui avait obtenu un vif succès l'an dernier à Tournon, Chartres et Valence, a été réalisée cette année à Alès, avec Jean Gehret, à propos de *Tabussis*, et à Lens, avec Louis Dacquén, à propos de *Le Point du Jour*.

EXPOSITION : Montée à Cannes, l'exposition organisée par la F. F. C. C. sur ce thème : *Cinquante ans de cinéma français*, y a obtenu un grand succès de public, succès qu'elle a rencontré dans toutes les villes où elle a passé la suite.

PARTICIPATION AU FESTIVAL DE CANNES : En dehors de cette exposition, la Fédération devait brillamment participer au dernier Festival de Cannes par deux séances de club-club et par la projection, hors festival, du film mexicain *La Perla*, d'Emilio Fernandez. Dès aujourd'hui, la Fédération a la garantie d'être très largement représentée au Festival de l'an prochain.

Délégations régionales

Afin de simplifier le travail toujours délicat de la programmation, la F. F. C. C. a commencé d'établir, dans les villes-clief des grandes régions cinématographiques, des délégations régionales. Celles-ci sont destinées à permettre aux Clubs de louer sur place certains films distribués par des agences locales. D'où économie de temps... et d'argent, des frais de transport onéreux étant ainsi supprimés. Actuellement déjà, des délégations fonctionnent à Lille, Bordeaux et Marseille.

Stage

Le prochain stage (réservé aux animateurs de C. C.) de la Fédération se tiendra à Paris, du 18 au 25 septembre. Il sera axé cette fois sur les présentations et les discussions. Chaque après-midi sera consacrée à la projection d'un film que les stagiaires devront ensuite présenter. Ce sont eux également qui dirigeront les débats. Une des séances sera en outre consacrée à une discussion sur la situation actuelle du cinéma français et les conditions de création artistique ; toutes les branches de la profession seront représentées à ce débat.

Cette année, comme l'an passé, les stagiaires seront hébergés par les soins de la direction des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire dans un bâtiment parisien.

Stage anglais

Nous vous parlions récemment ici même de ce projet. Sept candidatures ont été retenues par la Fédération, toutes également dignes d'être prises en considération. Il fallut donc procéder à un tirage au sort, qui fut fait durant une des séances de l'Assemblée générale, en présence de tous les délégués. Notre ami Jeander prêta son chapeau et Mme Berton, femme du sympathique animateur du C. C. de Colombes et elle-même animatrice de Club, fit office en l'occurrence de Destin : M. Jean Lavé, de Montargis, et Mlle Huguette Petit, de Mâcon, furent donc en Angleterre cette année. Un suppléant éventuel fut également désigné : c'est M. Segealot, de Saint-Etienne.

F. I. C. C.

Créée l'an dernier lors du Festival de Cannes, la *Fédération Internationale des C. C.* a pour buts, outre l'indispensable coordination des efforts des divers pays :

- 1° L'étude des rapports avec la Cinématique Nationale et la F. I. A. F. ;
- 2° Les échanges internationaux de films et de documents ;
- 3° L'aide à la renaissance du film expérimental.

La F. I. C. C. groupe aujourd'hui les représentants de l'Angleterre, la Pologne, l'Italie, la Suisse, la Belgique, la Hollande, la Hongrie, l'Argentine, le Portugal, l'Égypte, l'Irlande, l'Autriche, l'Ecosse, l'Uruguay, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Palestine, le Danemark. Elle a décidé de fixer son siège à Paris et d'en confier le secrétariat exécutif à la F. F. C. C.

Certains des buts ci-dessus définis sont à ce jour réalisés. Des négociations sont par ailleurs en cours actuellement, aux fins de modification de la définition de « non commercial » telle qu'elle avait été établie par la F. I. A. F. Cette modification permettrait aux C. C. de bénéficier des échanges internationaux de films des Cinématheques.

Comité de coordination avec les pouvoirs publics et la profession

Le développement pris par la F. F. C. C. est devenu tel qu'il lui a paru né-

cessaire de créer un Comité chargé d'étudier les problèmes posés par ce développement et ses rapports avec les pouvoirs publics et la profession. De nombreuses personnalités du monde cinématographique ont d'ores et déjà accepté de faire partie de ce Comité. Nous en publierons ultérieurement la liste définitive.

Programmation

De nombreux films enrichiront la saison prochaine les programmes de la Fédération. Ceux-ci atteindront le chiffre de cent cinquante et comporteront (en dehors des films actuellement en circulation dans les Clubs) des films classiques, des films inédits, surréalistes, d'avant-garde et aussi des œuvres récentes ne pouvant avoir une exploitation commerciale normale.

Statut légal

Les délégués demandent que soit réglée la question des taxes qui opposent quelquefois les C. C. et les Contributions indirectes.

M. Basdevant, représentant M. le ministre de l'Éducation nationale, indique que son ministère a été saisi de la question et fait actuellement le nécessaire pour que satisfaction immédiate soit donnée aux C. C.

M. Fourré-Cormery intervient à son tour et annonce qu'il se propose de dissocier le statut des C. C. (ceux-ci ayant une tradition et un fonctionnement qui donnent toutes garanties aux pouvoirs publics et à la profession) du statut général du cinéma non commercial.

Bilan financier

Sa lecture donne entière satisfaction aux délégués et la Commission chargée de l'étude de l'administration de la F. F. C. C. e fait confiance à son personnel et rend hommage à celui-ci qui, bien que trop peu nombreux, fait preuve d'un dévouement inlassable au mouvement des C. C. »

Commissions

Les délégués décident à l'unanimité la création de deux Commissions : LA COMMISSION DES CONFLITS, dont la naissance trouve sa justification dans le souci de garantir les pouvoirs publics et la profession contre les éventuelles infractions envers les règles de non commercialité.

LA COMMISSION DU CINÉMA AMATEUR : de nombreux Clubs d'amateurs s'étant créés au sein de divers C. C., une Commission est fondée afin d'étudier les problèmes de ces activités et d'établir une liaison avec la Fédération du Cinéma Amateur.

Le journal « Ciné-Club »

VEUX EXPRIMER : Poursuivre la formule actuelle : rédaction du numéro centrée autour d'un réalisateur ou d'une œuvre ; donner une plus large place à la vie des C. C. ; actualiser davantage *Ciné-Club*, en y intégrant une étude sur les films importants du mois ou sur les problèmes du cinéma.

Le Bureau

Puis l'on procède à l'élection des membres du Bureau de la F. F. C. C. dont voici la composition pour l'année qui vient : Président : Jean PAIN-LEVE ; Vice-président : Jean MICHEL (C. C. de Valence) ; Secrétaire général : Georges SADOUL ; Secrétaire : Raymond BARDONNET (Club Français) et Claude SOUEF (C. C. Universitaire) ; Membres : VERDIER (C. C. de Tours) et STRAWSKY (C. C. de Poitiers).

Est désigné en outre pour occuper le poste de commissaire aux comptes : M. THUILLIER, chef du Service du contrôle comptable près la présidence du Conseil.

Conclusion

La conclusion de cette assemblée générale ? Elle nous fut donnée par la chaude animation qui régna au moment où le cocktail du dimanche après-midi réunissait tous les délégués autour d'un très rafraîchissant buffet. Et si même nous n'avions rien su des magnifiques résultats obtenus par la F. F. C. C. en quatre années d'incessante activité, si nous n'avions rien su de l'esprit constructif qui l'anime, nous aurions appris, en écoutant tous ces animateurs de Clubs reprendre et examiner de nouveaux entre eux les problèmes qui avaient été agités durant ces deux journées, nous aurions appris qu'un même idéal les mène, une même foi et, il n'est pas superflu de le dire en cette époque de sordides préoccupations, un même désintéressement.

José ZENDEL.

Nous publierons, LA SEMAINE PROCHAINE, l'importante allocution prononcée par M. FOURRÉ-CORMERY à l'occasion de l'Assemblée générale de la F. F. C. C.

Celui qu'on retrouve comme un ami

EDWARD G. ROBINSON

par

JEAN QUEVAL



pas mauvais de souligner leur rencontre. On est habitué à le voir si souvent, il est tellement intégré à notre univers, qu'on ne pense bientôt plus qu'à sa silhouette massive, à son autorité naturelle, à son omniprésence. On oublie de la sorte qu'il est aussi l'un des meilleurs acteurs de composition d'Hollywood.

Premier film, *Key Largo* — d'après une pièce de Maxwell Anderson, scénario et mise en scène de John Huston, *One of our finest young men*, soit, traduction libre, l'un de nos jeunes talents les plus prometteurs — : il y joue un rôle de gangster, qui est la rigoureuse incarnation du mal. Second film : *All my sons*. Là, il incarne un industriel coupable de négligence, dont la négligence coûte la vie à plusieurs aviateurs, dont le propre fils meurt en avion, et qui est ensuite la proie du remords : c'est un personnage victime de la corruption morale de l'époque.

Troisième film : *Night has a thousand eyes* ; cette fois, l'argument touche au mysticisme ; Edward Robinson est imparti du pouvoir de prévision, il se coupe de la société, il s'enferme dans des épisodes imprévus et tragiques. L'homme qui incarne le mal, l'homme qui porte les péchés de l'époque, l'homme qui lit dans l'avenir. Il ne

porte pas d'appréciation sur trois sujets dont je ne sais rien — que ce que m'en dit Edward G. Robinson. Mais je crois qu'il a d'assez larges épaules, et une assez sûre intelligence de son métier, pour incarner efficacement ces trois personnages si lourdement chargés de métaphysique, et pour, s'il y a lieu, sauver les trois sujets du ridicule absolu.

QU'IL y ait une crise à Hollywood, c'est ce qu'il ne cherche pas à nier, ajoutant qu'on en a peut-être parfois exagéré la portée.

— Nous sommes, dit-il, dans une période de rajustement. Les films coûtent plus cher, certains marchés étrangers se ferment, la télévision est une menace pour l'avenir. La situation est sérieuse.

J'essaie de le faire plus longuement parler de la télévision. Il affirme qu'il n'en est pas assez informé, il se garde d'un jugement définitif, mais qu'on soit à la veille de grands changements, c'est ce qu'il ne met pas en doute :

— On ne peut pas arrêter l'évolution, — que ce que m'en dit Edward G. Robinson. Mais je crois qu'il a d'assez larges épaules, et une assez sûre intelligence de son métier, pour incarner efficacement ces trois personnages si lourdement chargés de métaphysique, et pour, s'il y a lieu, sauver les trois sujets du ridicule absolu.

— Nous gagnerons notre vie autrement. Qu'est-ce que ça peut faire ? Et il ajoute encore :

Cela ne peut gêner que les intérêts financiers qui sont dans la place (*vested interests*).

Il aime bien les films français — enfin, ceux qu'il a vus, et il ne me paraît pas en avoir beaucoup vu récemment. Mais c'est d'ailleurs que vient, pour Hollywood, une menace supplémentaire :

— Les Britanniques ont fait beaucoup de bons films, avec un succès de plus en plus marqué sur le marché américain.

COMME il me raccompagne, comme je le remercie de son amabilité, et qu'il me répond, avec cet accent américain qui roule et capte les derniers échos du tonnerre : « *Not at all, not at all* », il est, l'heureux homme, de nouveau saisi par l'optimisme :

— Qu'est-ce que ça peut faire, que les films anglais ou français soient bons ? Au contraire, meilleurs sont vos films, meilleurs devront être les nôtres. Espérons-le, cher Edward G. Robinson, espérons-le...



Deux attitudes très expressives du grand comédien américain.



LES CINÉ-CLUBS

à travers la région parisienne

MARDI 20 JUILLET
C. C. 46 (Delta) : La loi du Nord. — Pension Mimosa.

C. C. D'ARGENTUIL (Majestic) : Tabou. — Nanouk.

MARDI 27 JUILLET
C. C. 46 (Delta) : Sept ans de malheur. Sept années de poisse.

Grand prix de Locarno: ROSSELLINI

La France trois fois citée

Meilleur film de long métrage :
GERMANIA, ANNO ZERO (franco-italien).
Meilleur film de court métrage :
RAPE OF THE EARTH (anglais).
Meilleure mise en scène :
JOHN FORD pour Fort Apache.
Meilleur scénario original :
ex aequo Germania, Anno zero : ROSSELLINI.
La vie en rose : RENE WHEELER.
Meilleure adaptation :
Miracle on 34th Street : (S. SEATON).
Meilleure photographie en noir et blanc :
La Chartreuse de Parme : NICOLAS HAYER.
Meilleure photographie en couleurs :
Blanche Fury : GUY GREEN.
Meilleure création féminine :
HILDEGARD KNEF (Film ohne Titel).
Meilleure création masculine :
VICTOR MATURE (Kiss of Death 'Carrefour de la Mort').
Meilleure composition féminine :
MARIA CASARES (La Chartreuse de Parme).
Meilleure composition masculine :
RICHARD WIDMARK (Kiss of Death).

Il ne faut pas trop se fier au palmarès ci-contre, résultat du référendum établi auprès de dix-huit critiques suisses, italiens et français. La raison principale me semble en être que l'ensemble de la critique italienne, suivant un mot d'ordre donné et à l'exception des deux critiques de gauche, Virgilio Tosi et Ugo Casaroli, a voté indistinctement sur les onze points du référendum. Ce qui est, il faut bien le dire, la négation de toute liberté critique.

Quels sont, au fait, les véritables vainqueurs du Festival ? En ce qui concerne le meilleur film de long métrage, Germania, anno zero, bien que vainqueur, n'obtient, par exemple, que 6 voix sur 17 ! Les autres voix allant à Walk in the sun (2), Quelque part en Europe (hongrois) (2), Film sans titre (allemand) (2), Miracle on 34th street (2), Fort Apache (2), It always rains on Sunday (anglais) (1). Quels sont donc les triomphateurs incontestables ? 1° John Ford pour sa mise en scène de Fort Apache (12 voix contre 3 à Rossellini) ; 2° George Seaton pour l'adaptation de Miracle on 34th Street

(11 voix contre 5 à Kiss of Death) ; 3° l'Allemande Hildegard Knef pour sa création dans Film ohne Titel (6 voix contre



Elsie Mayerhofer, vedette viennoise et Franz Gruener, un des héros de « Germania anno zero ».

tre quelques voix éparées et bulletins blancs) ; 4° Maria Casares pour sa composition dans La Chartreuse de Parme (7 voix).

Nicolas Hayer, chef opérateur de La Chartreuse de Parme, l'emporte de peu (8 voix contre 6 à Archie Stout pour Fort Apache). Il en est de même pour Guy Green, chef opérateur de Blanche Fury : 7 voix contre 6 à Robert Surtees (The Unfinished Dance). Les victoires les plus contestables (mais non pour cela imméritées) : Victor Mature (Kiss of Death) qui l'emporte de deux voix seulement sur Gérard Philippe (La Chartreuse de Parme) ; Richard Widmark (Kiss of Death) qui bat d'une voix Louis Salou (La Vie en rose).

Que faut-il conclure de ce Festival en général et de ce palmarès en particulier ? Principalement que le prestige du cinéma français reste le même, bien que notre production 1948 soit inférieure à celle de 1947 et cela sous l'influence d'impérieuses raisons économiques. La France qui présentait cinq films à Locarno (dont trois seulement choisis par le jury) remporte trois victoires contre quatre aux Etats-Unis qui alignaient 13 films.

Et n'oublions pas non plus que Marc Allégret est le réalisateur de Blanche Fury (meilleure photographie en couleurs) et qu'enfin Allemagne année zéro a été produit par une firme française...

TACCHELLA.



A Locarno, Pierre Véry essaie de mettre un frein à ses excentricités.

AUTOUR ET ALENTOUR D'UN FESTIVAL

Locarno comme dans tous les Festivals, il y a deux sortes de séances : les premières, réservées aux seuls invités. Les secondes, ouvertes au public payant, et se déroulant en plein air, dans les jardins du Grand Hôtel, face au lac. Séances de nuit bien entendu, auxquelles le cadre géographique confère une grande allure. En outre, dans le cadre, il y a parfois l'ex-roi Michel de Roumanie et son épouse, sur fauteuils spéciaux à petits coussins. De leur fenêtre, les clients de l'hôtel, à qui le cinéma est offert en prime quotidienne et vespérale, peuvent vérifier si Son Altesse se tient correctement. Ou le spectacle au clair de lune de miel.

AILLEURS, les projections privées n'entrent pas dans la compétition. Ici, elles comptent autant que les autres, puisque tous les films concourent, tout en ne concourant pas, bien que... Bien que, en plus du jury des 17, se soient constitués deux jurys dissidents, l'un du « cinéma indépendant », visant à désigner le « bon film » de l'année ; l'autre, du « cinéma plus indépendant » pour le « meilleur film ».

Si toutes les séances, en fin de compte, se valent par rapport à la compétition, elles prennent plus ou moins d'importance selon l'heure et le lieu. Et, comme par hasard, ce sont les films « commerciaux » qui ont tous les honneurs. I've always loved you, ariette monumentale et musicale, mais américaine et en couleur, a été projeté un soir en gala ; le film hongrois Quelque part en Europe, qui est à mon sens la révélation du Festival, un matin, devant cent personnes.

En conséquence de quoi, le délégué du cinéma polonais, présent à Locarno, a retiré La dernière étape, film de son pays, promis au même sort injuste, pour l'envoyer à Venise.

ALLEMAGNE année zéro. C'était le lendemain de la projection du film de Rossellini, je prenais le café avec Franz Gruener, le jeune « nazi impénitent ». Le garçon vient le présenter qu'une jeune fille demande à le voir. Pour un autographe, sans doute ? Soit. Arrive la jeune fille, très nerveuse, comme c'est l'usage, il est vrai, chez les petites qu'elles d'autographes. Mais, pourquoi ces grands yeux tristes ? C'est qu'il ne s'agit pas de photo-dédicace. « Je viens voir si vous ne seriez pas mon frère... Il s'appelle Franz Gruener... Nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de lui depuis sa mobilisation... Quand je vous ai vu hier sur l'écran, j'ai cru l'avoir retrouvé : même taille, même visage, même mouvement des cheveux retombant sur le front... Enfin, il était comme ça il y a neuf ans... Mais non, Franz Gruener l'acteur n'était pas Franz Gruener le frère disparu.

En attendant, les demandes d'écrits étrangers affluent à l'I.D.H.E.C. Nous avons là une occasion inespérée de faire de la France le laboratoire mondial du cinéma de qualité.

Est-ce que nous allons gâcher, une fois de plus, cette chance ?

Jean THEVENOT.

Pierre Véry crée un genre nouveau :

LA NOUVELLE POLICIÈRE FILMÉE

Le cinéma va s'enrichir d'un genre nouveau : la nouvelle policière...

C'est Pierre Véry, l'un des plus grands spécialistes français du roman policier, qui a conçu trois scénarios destinés à être tournés en « demi-courts métrages » : cette coupe nouvelle dans le programme cinématographique nous ramène à l'heureux temps des « premières parties », ces petits films romancés qui servaient de banc d'essais à tant de réalisateurs aujourd'hui « arrivés ».

Yves Ciampi, qui va mettre en scène ces trois films, abandonna la médecine pour se consacrer au cinéma ! Il fut l'assistant de Jean Dréville pour La Bataille de l'eau lourde et travailla ensuite avec Noël-Noël pour Les Fâcheux modernes. Aujourd'hui, il s'est mis à son compte.

La première de ces trois nouvelles policières s'appelle Le Jour et la Nuit. On a tourné à Saint-Germain-des-Près et du côté de la rue de la Huchette, le principal personnage étant un antiquaire de la rive gauche... La nuit, il se déguise en clochard pour se documenter, mais on le découvre un beau matin devant son magasin, assassiné... Pierre Véry ne plaisante pas avec les simulateurs !

Le deuxième film s'appellera Le Mystère des ballons rouges. Cadre : un village de montagne. Personnage central : un vieil original, maniaque de la météorologie qui fait flotter au-dessus de sa maison des ballons rouges lui permettant de se livrer à toutes sortes d'études sur le vent...

La troisième nouvelle policière filmée, enfin, aura pour titre La Dame blanche, dans les pièces de Jean Anouilh : La Sauvage, Roméo et Jeannette, Antigone et, cet hiver, dans La Petite Hutte qu'elle créa aux côtés de Fernand Gravey, après s'être distinguée particulièrement dans Le Mal court, d'Audubert. Elle s'appelle Suzanne Flon. Elle a même joué la tragédie : Aricie, dans Phédre, au théâtre Pigalle...

Ces trois films seront en outre sent bien pour l'avoir vue dans Le Revenant, dans les pièces de Jean Anouilh : La Sauvage, Roméo et Jeannette, Antigone et, cet hiver, dans La Petite Hutte qu'elle créa aux côtés de Fernand Gravey, après s'être distinguée particulièrement dans Le Mal court, d'Audubert. Elle s'appelle Suzanne Flon. Elle a même joué la tragédie : Aricie, dans Phédre, au théâtre Pigalle...

Ces trois films seront en outre

itions, a décidé que son détective meneur de jeu serait... une femme ! Comme dans Madame et le Mort.

Le rôle de M^{lle} Séguin sera tenu par une jeune comédienne que les producteurs sont impardonnables de n'avoir pas encore employée au cinéma puisqu'elle est jolie et qu'elle a beaucoup de talent. Tous ceux qui vont un peu au théâtre la connais-

interprétés par Balpétré, Arbessier, Jacques Sommet, Marie Leduc et par Spinelletti qui, dans La Dame blanche, sera une cambrioleuse de haut vol, sorte d'Arsène Lupin en japonais. Ces « nouvelles policières filmées » sont « peut-être le début d'une formule de spectacle cinématographique rajeunie.

Roger REGENT.



Rue de la Huchette, avec Balpétré et un authentique clochard.

Les femmes décident la « grève d'amour »

CES deux acteurs sont les héros d'un scénario vieux de deux mille cinq cents ans qu'on vient de tourner à Vienne. « Grève d'amour » qu'a réalisé Alfred Stöger, est une adaptation du célèbre « Lysistrata » d'Aristophane. Le sujet de cette œuvre offre de troublants parallèles avec l'actualité la



plus brûlante. On y voit, dans Athènes, la guerre et la famine. Pour arrêter cette guerre qui n'en finit jamais contre Sparte, toutes les épouses décident de se refuser à leurs maris. (Un droit de grève qu'aucune Constitution n'a songé à prévoir !) Les guerriers se vengent

★ MAURICE TEYNAC va tourner Fantomas contre Fantomas, d'après Marcel Alain. Adaptation de Solange Teynac. Dialogues de Pierre Laroche. Mise en scène de Robert Vernay.

★ JEAN CHEVRIER et RENEE DEVILLERS, vedettes de Le Droit de l'Enfant, d'après Georges Ohnet, mis en scène par Jacques Daroy.

★ ROGER PIGAUT, Sophie Desmarest et Marie Daems vont jouer Vire-vent. Premier film en kodachrome 16 mm, agrandi ensuite en 35 mm.

★ LE FILS DE FRANÇOISE ROSAY et Jacques Feyder, Bernard Farrell, interprétera un des rôles principaux du film anglais « Passport for Pimlico ».

★ ANDRÉ CAYATTE a donné, à Saint-Paul-de-Vence, le premier tour de manivelle des « Amants de Vérone », scénario et dialogues de Jacques Prévert avec Pierre Brasseur, Serge Reggiani, Anouk Aimée, Louis Salou, Marianne Oswald, Philippe Lemaire et Martine Carol.

★ HOWARD HUGHES, le réalisateur de « Scarface » et du « Banni », viendra bientôt à Paris.

UN DES DIX « GRANDS BANNIS » DE HOLLYWOOD EDWARD DMYTRYK est à Paris

Edward Dmytryk, l'un des dix grands bannis de Hollywood par l'ineffable commission des activités non-américaines, est arrivé en France, venant de Londres, pour passer à Annecy des vacances laborieuses.

Il doit, en effet, tourner l'autonomie prochain deux films dans la capitale britannique : le premier roule sur un thème policier, le second décria, de 1920 à nos jours, la vie d'une famille d'Italiens émigrés à New-York.

L'auteur du Crime vient à la fin, de Back to Bataan, de Crossfire, est un Canadien de quarante ans que son regard clair et son visage plein font paraître beaucoup plus jeune encore. Quand on lui demande quelle est l'atmosphère de Hollywood, il a un sourire amer pour vous répondre : « Tout le monde, maintenant, y a peur de tout.

★ CHARLES SPAACK fera ses débuts de réalisateur en mettant en scène « Le Mystère Barton », avec Fernand Ledoux.

★ CHANGEMENTS DE TITRES : « Eurydice », de Marcel Carné, s'appellera « L'Espace d'un matin ».

★ « La Machine à tuer les méchants », de Rossellini, s'appellera « Révolte à Majori ».

★ ROSSELLINI réalisera une vie de saint François d'Assises.

★ GABY SYLVIA tourne à Tarente « Fankami del Mare », de Francesco de Robertis.

★ VITTORIO GASSMAN ET SILVANA MANGO (dans le rôle prévu pour Martine Carol), vedettes de Riso Amaro que Giuseppe de Santis a commencé il y a deux semaines.

★ A L'OCCASION des fêtes d'Arezzo (Italie), qui auront lieu du 5 au 12 septembre prochain, l'ENTE NAZIONALE ASSISTENZA LAVORATORI organise le PREMIER CONCOURS NATIONAL POUR UN DOCUMENTAIRE en 16 mm, sonore ou à synchroniser, qui illustre les beautés naturelles et artistiques de Arezzo et de sa province. Le premier prix sera doté de cent mille lire.

en allant rendre visite aux hétéaires, les « filles légères » ne participant pas à la révolte. Mais même les hétéaires sont gagnées à cette cause et mettent les hommes à la porte de leurs alcôves. La grève générale est déclarée. Il ne reste plus à Agathos, le général athénien dont Lysistrata, la jeune épouse, est à l'origine de cette singulière croisade, qu'à mettre sous clé les conseillers des deux Etats. Ils seront libres quand ils auront signé la paix... Aphrodite a gagné la partie.

Découpages

par JEANDER

vons savoir ou n'avoir l'air de savoir d'un ami, d'une connaissance que ce qu'il lui plaît de nous montrer.

Je suis arrivé à l'assemblée générale de la Fédération des ciné-clubs, dimanche dernier, comme celle-ci achevait ses travaux. Dès que je suis entré, j'ai été accueilli par des vociférations : — Chapeau ! Chapeau ! me criaient Chwatt, Bardonnet, Sadou, Paillet et tous les représentants des 187 ciné-clubs de France.

Il ne s'agissait pas d'un rappel à la politesse, puisque j'avais enlevé mon couvre-chef bien poliment avant d'entrer, mais ces messieurs ayant besoin de voter me réclamaient mon beau feutre pétrole pour servir d'urne.

Je le leur ai prêté, naturellement, mais je trouve tout de même étonnant d'avoir été le seul de toute l'assistance à avoir un chapeau. Car enfin on ne me fera pas croire que j'ai le monopole de cet... instrument de travail...

Ca ne s'arrange pas du tout, cette histoire de l'I.D.H.E.C. qui, vous le savez, doit être exproprié de la rue de Penthièvre avant la rentrée. Où va-t-il aller ? Mystère.

ment adoptée parce qu'elle est la moins coûteuse en apparence et la plus chère en fin de compte — consisterait à louer un local que l'on devra aménager à grands frais.

Bref, au lieu de dépenser 20 millions une fois pour toutes, on préfère en dépenser trois ou quatre par an. C'est-à-dire quarante en dix ans... au bout desquels l'I.D.H.E.C. ne sera toujours pas chez lui...

En attendant, les demandes d'écrits étrangers affluent à l'I.D.H.E.C. Nous avons là une occasion inespérée de faire de la France le laboratoire mondial du cinéma de qualité.

Est-ce que nous allons gâcher, une fois de plus, cette chance ?

« Moreno, son profil d'Égyptienne. On la dessinait au charbon sur un mur. Elle imite Mounet-Sully, ses yeux révoltés et sa poignée de main de chat.

— Non, dit-elle, un acteur n'est jamais dans la peau de son héros, mais il n'est plus dans la science. Quand je joue Monime, je ne pense pas à Monime, mais je ne suis plus Moreno. Je suis métamorphosée en je ne sais quoi de vibrant, de surexcité, d'embêté. Je suis surtout un être qui a le trac, qui est en coton et qui sue.

C'est, je crois, la première interview de Marguerite Moreno. Elle fut écrite en 1895.

L'auteur ? Jules Renard...

Dans son « Savoir vivre moderne », que Marguerite Moreno publia avant guerre, cette phrase que certains de mes confrères de la presse hebdomadaire de déformation feraient bien de méditer : « La vie privée est une chose sacrée. Nous ne de-

LE CINEMA mène-t-il les enfants

DANS la salle du tribunal pour enfants et adolescents, on vient de faire entrer un jeune inculpé. On ne lui donnerait pas plus de seize ans. Il cherche de « dur » son visage sous un regard de ces visages de gosses en rupture de droit chemin que nous avons vu à l'écran dans *Le Chemin de la Vie*, *Anges aux figures sales* ou *Sciuscià*. Pourquoi comparait-il devant la justice ?

Avec deux copains qui traînaient comme lui à Barbès à l'heure où l'on est à l'atelier, il a eu l'idée d'un mauvais coup. Un débit de vins dont la patronne est une sexagénaire. Il s'est procuré un revolver. Oh ! juste pour la frime, histoire de faire peur avant de prendre la caisse. Mais le scénario ne s'est pas passé comme prévu. La sexagénaire a crié. Alors, il a perdu les rênes. Et puis, c'est si facile d'appuyer sur une gâchette. Il a tiré. Et maintenant, il est là, en face du juge qui le regarde et lui demande : « Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? »

Une phrase toute simple monte à ses lèvres. Il y a quelque chose de candide dans sa façon de la prononcer :

« J'ai pensé à le faire parce que je l'ai vu au cinéma... »

Cette phrase, ce n'est pas nous qui l'inventons. On la lit souvent dans les comptes rendus d'audience des journaux. Les magistrats et les avocats qui ont à condamner ou à défendre les délinquants mineurs affirment que les jeunes inculpés la disent dans les trois quarts des cas. Il y a quelques mois, lors de la triste affaire de la rue de la Charbonnière, l'exemple d'un film de gangsters a été invoqué comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction. Une des jeunes filles de bonne famille s'expliquant sur la mise en scène du vol de bijouterie qui a été le clou de la plus récente affaire Bluette aurait déclaré, elle aussi : « J'avais l'impression d'un récit de film de gangsters. »

Un autre exemple, dont le lamentable héros est cette fois un écolier qui n'a pas dépassé l'âge où l'on joue aux billes. Un fait divers que la presse a rapporté. Seul à la maison avec un camarade, il prend le pistolet paternel dans un tiroir. Il le braque. Le coup part et son copain tombe. Bien sûr, il n'avait pas voulu le faire exprès. Interrogé, l'écolier criminel a avoué avec une parfaite ingénuité : « C'est d'avoir vu le geste dans les films que m'a donné envie de l'imiter. »

Mais, selon ses accusateurs, le cinéma

tales, les cinéastes des autres pays font presque figure d'enfants de chœur auprès des spécialistes hollywoodiens. A une influence déplorable sur le plan moral, ces images d'un caractère généralement morbide ajouteraient des éléments de trouble sur le plan psycho-nerveux. P. un délit de mineur n'est donc commis sans que le cinéma ne soit mis sur la sellette en compagnie de la presse pour enfants !

Le Président de la République intervient...

Le premier magistrat de la République veille attentivement à la santé morale des futurs citoyens et citoyennes de la nation. Justement inquiet de cette redoutable progression de la criminalité juvénile, il a saisi de la question le Conseil de la magistrature et a mis sévèrement l'accent sur les responsabilités imputables à la presse enfantine et au cinéma. Peu après cette haute intervention, le Conseil de la magistrature a publié un communiqué qui suffit à justifier amplement notre titre : *L'abondance des films de gangsters ou policiers émaillés de détails techniques sur le maniement du revolver ou la préparation de guet-apens aboutit à l'institution d'une véritable école du meurtre par l'image qui provoque chez les jeunes gens et surtout chez les enfants des traumatismes psychologiques dont les traces se retrouvent dans les dossiers de nombreux criminels.*

Humphrey Bogart et Rita Hayworth devant les parlementaires

Cette accusation formulée sans ambages cristallise, il faut le reconnaître, une émotion réelle qui se faisait jour dans l'opinion. Cette dernière était alertée depuis longtemps par des articles s'insurgeant contre la nocivité des images imprimées confectionnées à l'intention de la jeunesse ou des images animées qu'elle est admise à voir. Le parti communiste avait déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale une proposition de loi visant le contenu de la presse pour enfants. L'abcès était mûr. Il a percé le 26 février dernier, au Conseil de la République, en un débat aussi long que passionné qui s'est déroulé en présence de M. le garde des Sceaux. De l'extrême droite à l'extrême gauche, l'unité se réa-



(Photo Serge LAKS.)

EN PRISON ?

Portant sur l'année 1942, la statistique dénote 93,4 % de délits à la ville et 5,60 % seulement à la campagne. Sans admettre les simplifications hâtives, rappelons que les salles de projection sont infiniment plus répandues dans les cités que dans les villages.

Un document atterrissant

Mme Suzanne Girault, conseillère communale, qui a insisté avec beaucoup d'énergie sur le parallélisme à établir entre les accords Blum-Byrnes et la prolifération sur nos écrans des films paillardant dans la criminalologie, la perversion mentale ou de nature à exacerber l'appétit sexuel, a donné lecture d'une rédaction d'écolier symptomatique des déviations morales attribuées au cinéma :

« Il m'arrive parfois de me laisser aller au fil de ma rêverie. Alors, j'ai des idées irréalisables. Je me vois un grand gangster, un revolver dans chaque poche de mon imperméable ; je suis un chef de bande redoutable et ma bande est plus redoutable encore, traquée par la police, mais jamais prise. Ma tête est mise à prix pour une somme fabuleuse par toutes les nations. J'ai déjà pillé les principales banques mondiales. Un jour que je n'avais plus d'argent pour payer mes hommes, je décide de piller une grande banque de New-York. Je combine un plan et je l'exécute. Par petits groupes, nous nous dirigeons vers la banque et, une fois que nous sommes tous là, nous faisons avec les gendarmes dans les parages, je donne le signal. Chaque bandit tue un employé et nous forçons toutes les portes. Nous nous emparons du butin et nous l'emportons avec les véhicules administratifs. Ceci n'est rien. J'ai pillé des chargements d'or, fabriqué de la fausse monnaie et fait de grands voyages. Je suis la terreur du monde. Mais j'interromps ma rêverie, car je pense que tous les bandits finissent par la mort à haut voltage. »

L'auteur de ce texte intitulé *Le rêve d'un gangster*, a quinze ans. La mitraille de Scarface et de Humphrey Bogart se profile évidemment derrière chaque ligne. Le scénario comporte même, comme ceux de Hollywood, la concession fi-

nale à la vertu. Tout en faisant largement sa part au goût des aventures viriles qui a, de tous temps, été l'appâtage de la jeunesse, il faut bien avouer que le type de surhomme exalté dans ce morceau de rhétorique à quelque chose d'inquiétant.

Les faits que nous venons de relater ont incité le Conseil de la République à exiger du ministre de la Justice des mesures vigoureuses et promptes. Sous la présidence de M. André Marie, une commission interministérielle (Justice, Population, Education nationale, Intérieur) étudie une législation de nature à éviter que les âmes juvéniles ne soient polluées et déformées par des images dangereuses. Déjà, la loi a chassé des kiosques à journaux les « pin-up » trop provocantes. Il est question dans les sphères officielles de priver la censure d'affûter ses ciseaux et de rendre plus rigoureuse la prohibition de certains films aux moins de seize ans, et même de leur interdire la fréquentation des salles obscures à des heures déterminées. Pour urgente que la commission tienne sa tâche, elle déploie à l'accomplir quelque prudence. Car, pour être efficace, une juridiction doit s'appuyer sur une étude méticuleuse des répercussions du cinéma sur la psychologie de la jeunesse. Les données possédées en sont encore assez vagues. D'autre part, il importe de prendre de légitimes ménagements à l'égard de la liberté d'expression et des intérêts professionnels qui risquent d'être lésés.

(Lire la suite en page 14.)

La semaine prochaine :

UNE INITIATIVE DE
"L'ECRAN français"

LE GRAND PRIX DU
SCENARIO POUR ENFANTS

ADIEU à Marguerite MORENO

PARLER au passé de Marguerite Moreno, c'est pour tous ceux qui furent ses amis fidèles et qu'elle honorait de sa confiance et de son affection, une épreuve presque insoutenable. Car entre tant d'autres elle avait le don de la vie. Sa voix, son regard, avaient une « présence » extraordinaire ! Qu'elle parlât sans vous regarder, qu'elle vous regardât sans parler, rien ne semblait manquer à cette présence, à cette vie si constante !

« Être là », c'est la première vertu du comédien. Au cinéma, par un étrange paradoxe, il faut « être là » beaucoup plus encore qu'au théâtre, justement sans doute parce qu'on n'y est pas. Ce pouvoir qu'elle avait de ne jamais rester dans la coulisse la servit puissamment à l'écran.

Sa carrière théâtrale fut longue et glorieuse puisque c'est en 1890, — elle avait 19 ans — qu'elle remporta son premier prix de tragédie au Conservatoire et que l'automne de la même année elle fut engagée à la Comédie-Française. C'est dans le rôle de la Reine de *Ruy Blas* qu'elle débuta chez les Français, accablée, disait-elle souvent, par un trac insurmontable, ce trac dont elle ne put d'ailleurs jamais s'affranchir, même dans les toutes dernières années de sa vie... Sarah Bernhardt avait souvent joué ce rôle de la Reine et les rares entrevues que la tremblante et timide Marguerite Moreno eût avec la plus grande comédienne française avaient laissé dans l'esprit de la petite débutante un souvenir ineffaçable et un grand malaise.

Quelques années avant la guerre, dans une de ses revues, Rip avait écrit, sur ses indications, une scène qui représentait la première entrevue de la royale

dans la compagnie des poètes — des vrais ! A 25 ans, elle était la femme de Marcel Schwob ; elle avait connu Verlaine, Mallarmé, Moréas avant qu'il évoluât vers le classicisme. On l'avait surnommée la Muse du Symbolisme parce qu'elle fréquentait tous les plus illustres poètes de cette école et qu'elle disait leurs vers. Les milliers d'anecdotes qu'elle avait glanées dans sa vie littéraire et théâtrale faisaient les délices de ses amis. Elle les disait avec une finesse incomparable et quand on les relisait plus tard dans un journal, ces échos privés de la voix étonnante de Moreno, perdaient le plus clair de leur saveur !

Mais elle ne racontait pas que des histoires ! Son intelligence et sa culture étaient profondes. Que de souvenirs délicieux s'attachent à cet appartement du boulevard Montparnasse où, avec son cousin Pierre Moreno, ses amis dinaient si fréquemment ! Un soir, on était



A ses débuts à la Comédie Française.

assis à table en face de Louis Verneuil ; une autre fois, à côté de Marius Moutet qui allait devenir ministre des Colonies... Marguerite Moreno parlait de tout, de l'Amérique du Sud où elle avait passé de longues années, d'aviation... car son cousin Pierre Moreno pilotait lui-même leur petit appareil. Elle n'aimait guère l'aviation. « Mais ça fait plaisir à Pierre d'aller en avion à la Source Bleue », disait-elle. Je ne veux pas le contredire, mais moi je trouve ce moyen de transport affreusement ennuyeux... »

J'ai fait des promenades dans ce petit avion au-dessus de Versailles et de Saint-Cyr. Marguerite Moreno regardait mélancoliquement les grands miroirs étalés de la pièce d'eau des Suisses ou du bassin de Neptune. Elle me faisait des signes qui semblaient vanter les mérites des trains de marchandises.

Comment admettre qu'un être tel que Marguerite Moreno puisse mourir ? Elle est dans le souvenir et dans le cœur de ses amis, à chaque détour. J'ai sous les yeux tant de ses lettres si fines, si pétillantes, tracées de cette belle écriture large et déliée où l'ironie était parfois si savoureuse !... Au jeune caporal que j'étais en décembre 1939, elle écrivait avec humour : « Je suis sûre que vous avez vaillamment conquis votre grade... Quand viendrez-vous en permission ? Je vous invite à dîner à la popote des acteurs (elle jouait alors une revue aux Nouveautés) c'est, à savoir, chez la concierge où nous prenons en général notre repas du soir... »

Et cette autre, sur ce papier tout bleu du Moulin de la Source Bleue, dans le Lot. La lettre est datée d'un 26 juillet : « Il fait beau et doux, par chez nous. Si vous passez dans les environs, venez donc nous voir ; je vous présenterai nos bêtes, nos champs, et la plus belle source du monde !... »

C'est là, au bord de cette Source Bleue, à Touzac, qu'elle vient de mourir. Elle aimait ce pays et sa maison. Souvent ses amis l'ont en pensée rêver sur ces routes et dans ces forêts qui furent le dernier décor de sa vie.



La Thenardier « des Misérables ».



Dans « Carmen ».



Dans « La Poule ».



Dans « Les Jeux sont faits ».

Une enquête de RAYMOND BARKAN

ne serait pas seulement un fauteur d'assassinats, de vols, d'homicides par imprudence, il conduirait également la jeunesse à la dépravation sexuelle. On nous a garanti exact le cas d'un gamin de seize ans qui, au sortir d'un spectacle particulièrement truffé d'érotisme, se serait approché d'une passante pour lui prouver que la virilité n'attend pas le nombre des années.

Le cinéma, bouc émissaire de la délinquance juvénile

Ce n'est point d'aujourd'hui que le cinéma est présumé par des gens fort sérieux contribuer à la délinquance juvénile. Mais les statistiques exprimant depuis la guerre une progression dramatique de ce fléau social ont concentré l'attention sur ce problème. En effet, tandis qu'en 1936 le nombre des mineurs jugés par les tribunaux spécialisés était de 10.879, ce chiffre s'est élevé à 23.384 en 1945 et à 30.000 en 1946 ! Il est d'autre part incontestable que depuis quelques années, la criminalologie et l'amoralité s'étaient à l'écran sous des formes toujours plus raffinées. Il n'est à citer *Assurance sur la Mort*, *Les Tueurs*, *Tueur à gages*, *Hauts*, *Angoisse*, *Deux Maîtres*, *La Nuit*, *Gilda*, *La Maison du Docteur Edouard*, *Le Faucon maltais*, *Le Grand Sonneur*, *Le Diable bleu*, *La Seconde Madame Carroll*, *Les Passagers de la Nuit*, etc. Si nous ne mentionnons que des productions américaines, c'est qu'en matière de criminalité pathologique, de sadisme sexuel et de délinquance men-

lise dans la dénonciation des périls du cinéma. La discussion a eu le mérite (le *Journal officiel* du 27 février en donne la preuve) de mettre en évidence la complexité du problème. Si le climat social est considéré — avec quelques divergences quant à la prépondérance des éléments économiques ou des éléments « moraux » — comme le principal coupable des délits perpétrés par les mineurs, nos parlementaires des différents partis politiques sont unanimes à penser que le cinéma contribue très activement à favoriser des actes sanctionnés par le Code pénal. Des témoignages autorisés furent produits. Celui, par exemple, d'un éducateur, M. Henri Joubert, citant un adolescent qui, dans une salle parisienne, se mordait les poings et se contorsionnait, bégayant à demi, devant un film américain. A la sortie, le jeune homme, l'œil brillant, était encore tout agité de secousses. L'acuité des impressions suggérées par le cinéma est d'autant plus forte que bien des enfants, et surtout des jeunes gens, prennent place devant un écran plusieurs fois par semaine. Un médecin inspecteur des écoles primaires du 13^e arrondissement remarquait : La moitié des enfants d'une classe de garçons de sept à huit ans vont au cinéma au moins une fois par semaine. Et beaucoup de ces enfants y vont deux fois par semaine, ce malgré l'élévation du prix des places. Une comparaison, fort significative à la vérité, a été établie par le docteur Heuyer, l'éminent spécialiste des Enfants Malades, entre le nombre des jeunes délinquants urbains et

PLACE DE LA CONCORDE, A MINUIT

LE 14 JUILLET A RÉUNI les vedettes et leur public



Un 14 juillet se fête particulièrement dans la nuit du 13 au 14 et cette année n'a pas changé cette tradition. Il y avait, ce soir-là, les Parisiens dans les rues de Paris, les couples de voleurs aux carrefours, les fausses notes, les monuments illuminés, les jets d'eau annuels et les faisceaux des projecteurs suspendus dans le ciel, immobiles.

Pourtant cette nuit-là, du 13 au 14, n'était pas tout à fait comme les autres. Elle était celle du Cinéma français. Les Comités de défense du Cinéma, du Théâtre, de la Radio et du Music-Hall se sont fait du public de Paris, ce soir-là, un ami qui a entendu leurs appels et les a soutenus de ses vifs. Venant de chaque arrondissement de Paris, des voitures avaient rassemblé sur la place du Châtelet les représentants des Comités de défense du Cinéma. Et sous la conduite de Henri Aisner, un cortège s'est formé, éclairé par des torches, groupant des camions et des voitures où l'on pouvait reconnaître Serge Reggiani, Claire Maffei, Simone Signoret, Yves Allégret, Dario, Sinoël, Charles Moulin, Jacqueline Pierreaux et Pierre Prévert. Ce cortège a rejoint les Grands Boulevards qu'il a suivis jusqu'à l'Opéra, où Georges Rouquier soi-même en chemise à carreaux, blouson américain et cheveux au niveau des sourcils, dirigeait les éclairages. A la Concorde, le « fond » de l'estradale où se produisaient Jacques Hélier et son orchestre portait cette ligne : « Le cinéma français a le droit de vivre ». Après une apparition très brève sur les tréteaux, les vedettes sont « descendues sur la place et ont dansé le tango ».

Le cinéma français a continué à fêter le 14 juillet le lendemain soir dans les salons et les jardins de l'I.D.H.E.C. On se battait dans la rue de Penhière pour accéder à cette enceinte d'où parvenaient les sons agréables d'un jazz où se démenaient les organisateurs Autant-Lara et Jean Lods, où sont apparus, entre autres, Pierre Blanchard, sa fille Dominique, Lise Delamare, Carotte, Louvigny, Jean Delannoy et Michèle Morgan, extraordinaire de beauté dans une robe noire éclairée d'un collier doré et d'une fourrure grise.

14 juillet et cinéma français ont toujours fait bon ménage. Cela continue. Deniaud vous le confirme...

Pourquoi que c'est pas toujours le 14 juillet ?

par Yves DENIAUD

ILS sont baths, les gens, le 14 juillet ! Ça doit être parce que c'est vraiment un jour de fête. Le prototype de la fête populaire. On a décidé ce jour-là que tout était à la rigolade, alors on se marre. J'ai tourné dans la nuit du 13 au 14, justement dans un bal de quartier ; il fallait une vraie ambiance. Le 14 au soir, j'ai été à l'Hôtel de Ville, en plein air, pour raconter une salade aux gens qui étaient là. Eh bien, je vous garantis qu'ils étaient plusieurs ! Celui qui aurait pu les compter ça aurait été un drôle d'Inaudi. Ça fait d'ailleurs un curieux effet de voir toutes ces têtes les unes contre les autres qui remplissent toute la place de l'Hôtel-de-Ville. Mince de parler ; au premier rang : une rangée de flics qui ne sont pas les derniers à se marquer, ça fait quand même plaisir de faire rigoler les flics (on pense : pourvu qu'ils s'en rappellent). Et quand il y a un truc bien marrant au cours de votre histoire, toutes ces têtes qui, dans la nuit, forment autant de points blancs et qui se mettent à se marquer, ça fait un peu de pétard, c'est moi qui vous le dis, et puis à la fin quand ils applaudissent, et puis qu'ils vous rient leur contentement, ah ! alors, ça, c'est bien simple, ça me fout la trouille, c'est surtout là que j'ai le trac.

Et puis après ce coup-là j'ai été

chopé pour aller encore dégoiser dans un petit bal de quartier. Alors là, ils sont moins nombreux mais aussi chauds. Ils savent que vous allez venir, alors ils vous attendent ; faut d'abord arriver jusqu'à l'estradale, heureusement pour ça y a des copains qui vous aident, et puis quand vous êtes sur le tréteau, alors là, ils en veulent et puis ils sont heureux de vous écouter et puis « la claque » ça marche. Il n'y a besoin de personne pour déclencher les applaudissements, je vous le garantis. Mais où il faut faire attention, c'est quand vous redescendez, parce que là, si on les écoute, ils veulent tous vous payer le coup. Remarquez que moi je serais bien d'accord, seulement ça serait vraiment trop facile d'être rond, alors on est obligé de refuser, seulement ils le comprennent et ne vous en veulent pas quand même.

Vraiment, je vous le dis, ce jour-là, ils sont vraiment chouettes les gens.

Pourquoi que c'est pas toujours le 14 juillet ?

Y. Deniaud



L'orchestre de Jack Hélier donnait le ton... ★ Jacqueline Pierreaux menait la caravane... ★ Sinoël, toujours jeune, ne manquait pas une samba... ★ Et Reggiani et Simone Signoret dansaient avec leurs admirateurs... (Photos AGIP et GLOBE)



SUR LA COTE BRETONNE, GREMILLON TENTE LA PLUS GRANDE AVENTURE DE SA CARRIÈRE

par Robert PILATI

SI Anouilh n'était pas tombé malade, nous aurions peut-être perdu un des plus attachants de nos metteurs en scène. Gravement atteint par l'échec de son « Printemps de la Liberté », auquel il travaillait depuis trois ans et qui devait être son chef-d'œuvre, Jean Grémillon songeait à abandonner le cinéma. Après vingt ans de continuels déboires avec les producteurs, d'échecs financiers, de projets à tout jamais compromis, l'auteur de quatre ou cinq des films les plus remarquables du cinéma français était prêt d'en avoir assez. « Le Ciel est à vous », qui remonte à 1943, risquait bien d'être le dernier film (avec ce long métrage documentaire : « Le Six Juin, à l'aube ») de Grémillon. Par bonheur, le dieu du cinéma, qui est bizarre et ingrat, mais puissant, en a voulu autrement. Quand Anouilh est tombé malade, il est allé trouver Grémillon et l'a mis au pied du mur : « Sans vous, mon film est fichu. Vous êtes le seul réalisateur à qui je puisse faire confiance ». Et Grémillon a accepté.

Une aventure dangereuse

CE qu'il a accepté, c'est la plus grande aventure de sa carrière. Il le sait. Mais il a confiance. Il y a des cinéastes qui font des films parce que c'est leur métier. Ils vont au studio comme un comptable va chaque jour à son bureau. Calmement. Le cœur ne leur bat jamais quand ils règlent une scène particulièrement délicate, les larmes ne leur viennent pas aux yeux en voyant une mauvaise projection. Le cinéma fait seulement partie de leur vie.

Pour les plus grands de nos metteurs en scène, un film c'est avant tout une aventure. Un événement qui efface tout. Quelques mois ou, pour eux, rien d'autre que le film n'aura d'importance. En puissance, ce peut être un triomphe, ou une catastrophe. La réalisation d'un film bouleverse leur vie comme une guerre bouleverse le monde. C'est le cas pour Grémillon. Le premier tour de manivelle le met en transes. A Erquy, il a loué une maison où il se retire dès qu'il a terminé son travail. Il refuse de se mêler au monde pendant deux mois. Il lui faut penser son film, uniquement son film.

Anouilh + Grémillon

ET « Pattes blanches » plus que tout autre. Pas seulement parce que c'est le premier film dramatique qu'il tourne depuis cinq ans. Mais surtout parce que « Pattes blanches » marque une étape dans sa carrière : c'est le premier film dont il n'a pas écrit lui-même le scénario. Grémillon est en effet l'un des rares réalisateurs qui ont le privilège d'être l'auteur unique de leur film.

Cette fois, pourtant, il a voulu essayer de faire le film d'un autre. C'est, dit-il, un exercice. Un exercice passionnant, mais dangereux. D'autant plus dangereux qu'Anouilh et Grémillon sont les deux tempéraments les plus opposés qu'on puisse imaginer. Voilà où l'aventure se corse.

L'univers d'Anouilh, petit homme à lunettes, malgré et malade, qui vit retiré du monde, est une pure conception de l'esprit, unique, fermée, schématique, géométrique, et désespérément noire. Sa vision du monde est, a priori, celle de Grémillon, au contraire, est a posteriori. Son univers est observé et réaliste, divers, humain, complexe et sensible, et finalement optimiste. C'est celui d'un homme qui a les épaules larges et les deux pieds sur terre.

Anouilh vu par Grémillon, c'est un peu comme Emile Zola écrivant un roman d'après une tragédie de Corneille. Que naîtra-t-il d'un tel accouplement ? Souris ou montagne ? en tout cas un film d'un grand intérêt.

Le scénario qu'a écrit Anouilh (son premier scénario original) ressemble à ses pièces. C'est une histoire pleine de ratés, d'ivrognes, de parents sordides, de haine, de jalousie. « Pattes blanches », c'est tout l'univers d'Anouilh, un univers désespérément noir, condensé en quelques personnages types. Pour Anouilh, peu importaient le lieu et l'époque. Seuls comptaient ses personnages, et ils devaient être les mêmes n'importe où et n'importe quand.

Pour Grémillon, au contraire, le drame ne peut naître que dans certaines circonstances précises, à partir d'événements quotidiens et vrais, avec des protagonistes bien définis par leur classe, leur milieu et leur caractère. Aussi son premier soin a-t-il été de choisir un cadre.

Un pays de tragédie

LE cadre, c'est celui où vit Anouilh la plus grande partie de l'année, Erquy, sur la côte bretonne. Un village au premier abord charmant et anodin. Une grande rue coudée bordée de maisons saines et d'hôtels joyeux pour les estivants en vacances. Et pourtant, c'est autre chose, c'est bien le pays d'adoption d'Anouilh. C'est

un pays fait pour la tragédie. Mais on ne le découvre pas immédiatement. Il faut se promener le soir, ou par mauvais temps, sur la crête des falaises qui bordent la mer. Alors, on voit la mer. La mer bretonne qui devient, certains jours, terrible, monstrueuse, menaçante. Noire comme la robe de « La Sauvage », profonde comme le tombeau d'Antigone. Inhumaine, comme Créon. Comme Gostia dans « La Sauvage », hypocrite, toujours l'air d'avoir une main dans la poche pour en tirer on ne sait quelle arme meurtrière. Etendue, immense, infinie comme la tragédie.

Il y a les falaises, à pic sur la mer, battues sans cesse par le vent pousse-au-crime du large, ces falaises où un accident est si vite arrivé, ces falaises qui donnent envie de se jeter à la mer. Et là-dessus, la lande, déserte, immense, et noire quand il pleut, si triste à voir. Sur la lande, pas de maison, seulement quelques refuges de pierre, abandonnés, rendez-vous d'amants toujours malheureux qui font l'amour sur le gravier, dans cet éternel reproche de la mer qui gronde. Dominant tout, face à la mer, le sémaphore, seul signe humain, tend vers le ciel gris son index majuscule...

Des personnages tarés

C'EST là que vont vivre les personnages d'Anouilh, animés par Grémillon. Le châtelain, un peu fou, qui vit solitaire dans son château isolé. Les enfants du pays lui jettent des pierres quand ils le croisent parce que pèse sur lui le souvenir de son père qui couchait, de gré ou de force, avec toutes les femmes du pays. On l'appelle « Pattes blanches », à cause de ses gùêtres. On le hait, parce qu'on le craint.

Une femme l'aime pourtant. Mais est-ce une femme ? C'est Mimi, la servante de l'auberge « A l'abri des fiots ». Elle est laide, elle est bossue, déjà ratatinée comme une vieille, elle n'a pas d'âge. Les clients l'appellent « Beauté », pour se moquer d'elle, méchamment. Et elle vit toute recroquevillée, avec cet amour impossible pour le châtelain, folle de joie un beau jour parce qu'il lui a souri et donné une belle robe, folle de haine et prête au meurtre parce qu'une femme lui a pris « son amoureux ».

Une femme de la ville, bien sûr. Une fille à matelots. Elle est belle, parfumée, elle tourne la tête à tout le village. Elle se prostituait à Saint-Brieuc, avant que l'aubergiste ne l'emmena à Erquy pour faire sa femme, avec son argent et ses cadeaux. Son rêve, à elle, c'était d'épouser le châtelain, d'avoir de belles robes, de devenir « une dame ». Elle finira assassinée, vomie un jour sur la plage par la mer. Qui l'a tuée ?

Mimi, la bossue ? ou « Pattes blanches » ? ou son amant, l'ivrogne Maurice, cynique, taré, demi-frère du châtelain, dont le père a séduit autrefois sa mère ? ou encore l'aubergiste, fon de jalousie, venu au château avec un fusil le soir même où la belle ensorcelée devait l'épouser ?

On ne saura jamais. Simplement, Odette est morte assassinée parce qu'elle était belle et qu'elle « allumait » les hommes, parce que Maurice était un « balard », parce que Mimi était bossue, parce que « Pattes blanches » mourait de solitude, parce que Jock, l'aubergiste, était tourmenté par cette femme parfumée, qu'il, elle, ne sentait pas le poisson.

Histoire terrible, dont Grémillon va tirer les ficelles. Ce qui l'intéresse, c'est le fait divers. Un fait divers, comme toute, comme chaque jour les journaux en racontent. Drame, un peu, mais elle est prête à donner toute la mesure de son talent, qu'on dit très grand, dans ce rôle de composition. Quitte à jouer plus tard, à l'inverse des autres, les jeunes premières.



Jean Grémillon indique un jeu de scène à Arlette Thomas.



Jock l'aubergiste : Fernand Ledoux.

déséquilibre fondamental de la société. Grémillon, qui est un des rares réalisateurs à posséder un sens social, tient à donner à son film un caractère « documentaire ». Pour en souligner le réalisme, il emploiera une technique simple, mais précise, et cherchera, avec son opérateur Agostini, à faire une photographie dépouillée et plus proche des bandes d'actualités, comme celle des nouveaux films italiens, que des images plastiques de certains « films d'art ». Il a construit son découpage en fonction du cadre, et tous ses plans sont minutieusement prévus, comme le font un Carné ou un Clouzot.

Une révélation : Arlette Thomas

LES interprètes de « Pattes blanches » sont, excepté Suzy Delair (Odette, la belle prostituée), ceux qui devaient jouer « Le Printemps de la Liberté ». Paul Bernard prête son visage glabre et son maintien aristocratique à « Pattes blanches ». Fernand Ledoux sera l'aubergiste, Jock, dans un rôle qui lui va à merveille. Michel Bouquet, interprète habituel d'Anouilh, trouve dans Maurice, le vindicatif et jeune amant d'Odette, son premier rôle important à l'écran.

Le principal rôle, celui de Mimi (qui devait échoir à Mme Anouilh, Monelle Valentin), est tenu par Arlette Thomas, une découverte de Grémillon. Son premier rôle au cinéma est celui d'une bossue. Cela la déroute un peu, mais elle est prête à donner toute la mesure de son talent, qu'on dit très grand, dans ce rôle de composition. Quitte à jouer plus tard, à l'inverse des autres, les jeunes premières.

MACARIO

LE FERNANDEL ITALIEN

L'AVALANCHE de vedettes américaines qui s'est abattue sur Paris cette année risque d'engloutir complètement les comédiens plus modestes qui nous rendent visite et qui ne méritent parfois pas moins que les « grands » le magnésium et les petits fours. Mais, évidemment, Ann Todd ne pèse pas lourd, pour le public, en face de Rita Hayworth, John Mills en face de Charles Boyer, Trevor Howard en face de Katharine Hepburn...

Et Macario en face d'Ingrid Bergman !
Qui donc est Macario ?

Les spectateurs français qui ne l'ont

parcouru les routes du Piémont, allant jouer de ville en village tout un répertoire de gros drames, du vieux théâtre dont certains étaient empruntés à des adaptations de romans populaires français.

Un jour cependant Macario fut las d'interpréter des drames et des tragédies et il abandonna la petite compagnie théâtrale à la suite de laquelle il refaisait, deux cents ans plus tard, l'itinéraire de Gozzi. La comédie et même la farce l'attiraient et il s'exhiba dans des scènes bouffonnes et dans des rôles comiques : il obtint un très grand succès auprès du public et il

en perdant la guerre...

comprit alors qu'il devait abandonner le mélodrame et les personnages larmoyants et que sa destinée théâtrale était de faire rire les spectateurs.

Il commença sa nouvelle carrière en paraissant dans des music-halls où il n'accepta d'abord que des emplois modestes. Son succès ne se ralentit plus et sa mèche tombant sur son front, ses histoires et sa manière singulière de parler furent bientôt célèbres dans toute l'Italie.

Alors vint le cinéma.

Son premier film est de 1939. Il

...a gagné la célébrité

avons eu la chance de voir, est une comédie sur le fond tragique de la guerre — un peu comme le *Charlot* soldat de la guerre précédente...

Le héros — si l'on peut dire ! — de l'histoire est un malheureux Italien dont le rêve est de n'être justement pas un héros, mais de porter un chapeau mou et que les événements contraignent à coiffer pendant près de dix ans le casque militaire et à endosser divers uniformes !

A travers l'Espagne, l'Éthiopie, l'Italie où il apparaît tour à tour sous la tunique italienne, américaine, allemande... l'infortuné Léo Bianchetti (c'est le nom du personnage) peut rimer sa haine de la guerre et des bottes !

Je parlais tout à l'heure de *Charlot* soldat à propos de *Sept ans de malheur*. Ce n'est point que Macario ait toute la finesse de Chaplin ni qu'il en ait l'expression déchirante ! Mais il joue avec discrétion et mesure un rôle qui pouvait facilement amener son interprète à la charge et à la vulgarité. Cela est d'autant plus remarquable que Macario passe en Italie pour être un gros comique pas toujours très sévère dans le choix des moyens à employer pour divertir les foules ! Il est en quelque sorte le Rellys ou le Bach de la péninsule et jouit d'une énorme popularité.

Son histoire est celle de beaucoup d'acteurs — surtout de ceux qui sont nés dans le pays de la *Commedia dell'Arte* — et pour en arriver où il est aujourd'hui, il y a eu dans sa carrière beaucoup de hasard, de chance, de malchance et de coïncidences ! Pendant de nombreuses années, il a

s'appelait *Imputato alzevi* (Accusé, levez-vous !). Cette œuvre tint l'affiche du même cinéma de Rome pendant plusieurs mois : Macario était lancé auprès des cinéastes italiens. Successivement il tourne *Lo vedi come noi* (Tu le vois comme nous), *Non me lo dire* (Ne me le dis pas) en 1940. En 1941, c'est *Il chiromante* (Le Chiromancien) et *Il Vagabondo* (Le Vagabond). En 1942, *Il Fanciullo del west* (L'Enfant de l'Ouest), puis *La zia di Carlo* (La tante de Charles) et *L'innocente Casimiro* (L'Innocent Casimir). Enfin, son dernier film, *Comment j'ai perdu la guerre* ou *Sept ans de malheur*, pour lequel la comédienne Hélène Tossy a écrit une très bonne adaptation française. Elle a doublé elle-même le film avec l'excellent Henri Guisol qui a pris un comique accent italien.

Après ce rôle de Léo Bianchetti, Macario va incarner pour le public français l'Italien moyen et peut-être l'homme tout court lancé dans un siècle de fer et de feu et dont l'ambition est de porter un Borsalino. Ils sont un certain nombre dans ce cas...

R. R.



Prisonnier des Américains et nileu ivre d'amour...



A bord d'une Jeep, on peut se sauver plus vite...



Trop saoul pour se rendre compte qu'on va le fusiller...

LA FEMME IDEALE

VOICI donc enfin « la femme idéale », telle que vous l'avez déterminée par vos votes, amis lecteurs ! Disons tout de suite qu'elle a les yeux de Maria CASARES, la bouche de Gaby SYLVIA, le buste de Colette RICHARD et les jambes de Jacqueline PIERREUX...

Peut-être avez-vous pensé que nous mettions bien longtemps à vous faire connaître les résultats de ce concours ? C'est qu'il nous a fallu dépouiller, classer et compter près de dix mille bulletins de vote (très exactement 9.660). Et vous imaginez bien qu'un tel travail n'a pu s'effectuer en cinq minutes !

Dans chaque catégorie, la lutte a été très serrée. Pour les yeux, Maria Casares l'emporte... d'un cil sur Michèle Morgan (28 voix de différence) devant Micheline Presle, Renée Saint-Cyr et Madeleine Sologne, dans l'ordre. Gaby Sylvia se détache un peu plus nettement (93 voix d'avance) pour la bouche, devant Odile Versois, Ginette Leclerc, Martine Carol et Claudine Dupuis. Pour le buste, Colette Richard gagne... d'une poitrine, bien entendu : Dany Robin n'est battue que de 38 voix, et Jacqueline Pierreux, Edwige Feuillère, Simone Signoret ne sont pas loin. Jacqueline Pierreux prend sa revanche en remportant, d'un pied léger, la bataille des jambes (129 voix d'avance) devant Micheline Presle, Milla Parely, Cécile Aubry et Suzy Delair.

LES GAGNANTS

DIX-SEPT de nos lecteurs nous ayant adressé « la liste idéale », il a fallu — pour déterminer l'ordre des gagnants et ainsi que le prévoyait le règlement de notre concours — recourir au tirage au sort. Celui-ci a eu lieu, le mardi 13 juillet, dans les bureaux de notre administration par devant M^r Boursier, huissier, 45, rue de Lyon à Paris.

Et c'est finalement

M. Gérard BOUYED, 4, rue Augustin-Delots, à LENS (Pas-de-Calais) qui gagne le PREMIER PRIX. Il peut donc choisir entre un séjour d'une semaine sur la Côte d'Azur, offert par « Tourisme et Travail » ou une montre-bracelet d'une valeur de 20.000 francs. Qu'il veuille bien nous écrire pour nous indiquer le prix qu'il préfère.

Les SECONDS PRIX vont à Mlle Yvette PROUILLAC, 10, rue de Flandre, à Paris (19^e) et à M. Pierre REUFF, 15, avenue du Bel-Air, à PARIS (12^e). Ils peuvent, dès vendredi prochain 23 juillet, passer à nos bureaux, 18, rue du Croissant entre 9 heures et midi, 14 heures et 19 heures pour recevoir, chacun, deux fauteuils bridge d'une valeur de 12.000 francs.

De même M. René BEDECARRATS, 9, avenue Sainte-Foy, à Neuilly-sur-Seine (Seine) voudra bien venir retirer une montre-bracelet d'une valeur de 10.000 francs.

Ont gagné une montre-bracelet d'une valeur de 4.000 francs :

M. Pierre MAUGEY, 240, rue de la Bénigne, à BORDEAUX (Gironde); Mme Jeanne LE BOS, 6, rue Paulin-Enfert, à PARIS (13^e); Mme Ginette GABRIELS, 26, rue de Condé, à PARIS (6^e); Mme Mathilde PENA, 51, avenue de Chatou, à RUEIL-MALMAISON; M. Pierre VALET, 10, av. du Capit. Glarner, à SAINT-OUEN (Seine); M. Roger FOURTEAU, allées Saveau, à SAINTES (Charente-Marit.); M. André PICOT, 19, rue Ernest-Renan, à MAISONS-ALFORT (S.); M. DESSALLE, 32, rue de Lagny, à PARIS; Mlle Denise LECUYER, Col. Néerlandais, 61, bd Jourdan, à PARIS-14^e; M. Gilbert MARCELLI, 12, rue Saint-Victor, à PARIS (5^e).

Enfin : Mlle Marcelle SCHMIDT, 35, rue de la Chine, à Paris (20^e); Mlle Yvonne LABADIE, 6, rue Denfert-Rochereau, à AGEN (L.-et-G.); M. DOREL, 18, rue Nélaton, à Paris (14^e), les trois derniers concurrents qui ont bien désigné, par leur bulletin de vote général, les quatre lauréates, gagnent une montre-bracelet d'une valeur de 2.500 francs.

Les autres prix ont été répartis, toujours par voie de tirage au sort, entre ceux de nos lecteurs dont le bulletin de vote comportait trois noms de lauréates.

Et c'est ainsi que M. Georges TOULLEC, à CHAMPAGNE (Sarthe); M. Jean-François FERRE, 67, grande-rue, à LOUHANS (S.-et-L.); Mlle Odette CHANOT, à ATTIGNY (Ardennes); M. GUYARD, 36, avenue Pierre-Grenier, à BILLANCOURT (Seine); M. Georges LEMAY, 14, bd Stalingrad, à NANTES (Loire-Inf.); Mme Régine ROUGEMENT, 19, rue de Strasbourg, à MACON (S.-et-L.); Mlle Henriette PIALAT, à NOGENT-LE-ROI (E.-et-L.), ont gagné une montre-bracelet d'une valeur de 2.500 francs.

Tous les gagnants qui, dans l'impossibilité de venir retirer leur lot à nos bureaux, 18, rue du Croissant, Paris (2^e) entre 9 heures et midi, 14 heures et 19 heures, désireraient les recevoir à domicile (port dû) n'auront qu'à nous en faire la demande.

(Lire en page 14 la suite de la liste des gagnants.)

NOTRE GRAND CONCOURS « ÉLECTRIQUE »

ATTENTION
il est encore temps

Notre concours n'étant clos que le 5 août (le timbre de la poste faisant foi), s'il vous manque des numéros de « L'ÉCRAN FRANÇAIS » nécessaires pour participer à notre concours, il est encore temps de nous les réclamer.

Adressez d'urgence vos demandes à « L'ÉCRAN FRANÇAIS », 18, rue du Croissant, PARIS (2^e), en joignant la somme nécessaire en timbres-poste : pour 1 n^o, 15 francs; pour 2 n^{os}, 30 francs; pour 3 n^{os}, 45 francs; pour 4 n^{os}, 60 francs.

Qui sera Rouletabille ?

BULLETIN DE VOTE (1)

Je soussigné (NOM en majuscules)

Adresse

Profession

déclare désigner pour le rôle de Rouletabille :

(NOM de l'artiste en majuscules)

(1) A découper suivant le pointillé.

ADRESSEZ
AVANT LE 5 AOUT

(le cachet de la poste faisant foi)

VOTRE BULLETIN DE VOTE

ainsi que les

QUATRE BONS-CONCOURS

parus dans nos n^{os} 156, 157, 158 et 159, à

L'ÉCRAN français

(Concours « Électrique »)

18, rue du Croissant

PARIS (2^e)

les Films de la Semaine

LA VOIE DE LA RAISON

CES Anglais, tout de même ! Figurez-vous que, depuis quelques semaines, la plus douce euphorie régnait dans les rapports de Hollywood avec Londres : la loi Dalton était abrogée ; un accord intervenait entre M. Harold Wilson, ministre du Commerce britannique, et M. Eric Johnston, président de la M.P.A.A., la puissante association des plus grandes firmes américaines ; le cinéma anglais, décidément, pouvait être un partenaire fort distingué et M. Rank un grand homme avec lequel il était bien agréable d'envisager de faire des affaires...

Et voici que tout est remis en question : M. Wilson n'est, somme toute, que le vil tenant d'une politique économique « totalitaire » s'associant dans « une sorte de coalition » avec M. Rank. Et l'on parle à nouveau, comme aux plus beaux jours de la loi Dalton, d'un embargo que Hollywood mettrait sur ses films à destination de l'Angleterre... Pourquoi ?

Tout simplement parce que M. Wilson a décidé de fixer à 45 p. 100 le quota de protection des films anglais sur les écrans britanniques, et que, renchérissant sur la décision du ministre, M. Rank annonce, lui, qu'il passera désormais 65 p. 100 de films anglais dans les salles qu'il contrôle !

M. Johnston a bien demandé au Département d'Etat de protester auprès du gouvernement britannique contre « un quota excessif, inutile et d'ailleurs inapplicable ». Mais, après deux jours de débat, la Chambre des Communes a approuvé le nouveau quota qui deviendra effectif le 1er octobre. Et dans *The Cine-Technician*, organe de l'association des techniciens anglais, on peut lire cette semaine : « Il faut bien que l'on se rende compte que nous ne souhaitons nullement l'embargo sur les films américains, qu'il soit imposé par Londres ou Washington. Nous voulons voir les meilleurs films de Hollywood, comme nous voulons voir les meilleurs de France, d'Allemagne, d'U.R.S.S. et de tous les pays. Mais nous avons le droit, très certainement, de dire que les dollars dont nous avons tellement besoin ne doivent pas être gaspillés à payer des films de seconde zone qui nous viennent de l'autre côté de l'Atlantique... »

Ne reconnaissez-vous pas ce langage ? Il est en tous points conforme à celui que tient le Comité de Défense du Cinéma français. Au moment où le problème du cinéma français se trouve posé devant le Parlement français comme celui du cinéma anglais l'a été devant le Parlement anglais, verrons-nous le Palais-Bourbon se montrer pusillanime là où la Chambre des Communes a montré la voie ?

Michel FAVIER-LEDOUX.

Nos abonnements de vacances

Vous risquez de ne pas trouver « L'ECRAN français » là où vous passez vos vacances et de ne pouvoir ainsi participer à nos grands concours d'été. Pour vous éviter ce désagrément, souscrivez un abonnement de propagande.

2 numéros : 20 francs.
4 numéros : 40 francs.
6 numéros : 60 francs.

Paiement par mandat-poste ou par chèque bancaire. L'usage du chèque postal est déconseillé en raison des longs délais de transmission.

L'ORCHIDÉE BLANCHE : Ni fleurs ni couronnes (Américain v. o.)

THE OTHER LOVE
Scén. : Harry Brown, L. Podor. Réal. : André de Toth. Interp. : Barbara Stanwyck, David Niven, Maria Palmer, Joan Loring, Richard Conte, Richard Hale, Edward Ashley, Léonore Aubert. Images : Victor Milner. Musique : Niklos Rozsa. Prod. : Enterprise M. G. M. 1947.

IL paraît qu'il est plus facile, pour un auteur, de faire pleurer que de faire rire. Le scénario de ce film marque, en conséquence, un fureux penchant pour la facilité. D'autant plus que « La Dame aux Camélias » fournit, de puis pas mal



Barbara Stanwyck : « L'Orchidée blanche ».

LE MASQUE AUX YEUX VERTS : Inapte (ang. d.)

THE WICKED LADY
Réal. : Leslie Arliss. Interprètes : Margaret Lockwood, James Mason, Patricia Roe, Griffith Jones, Enid Stamp-Taylor, Michael Rennie, Felix Aylmer, Marita Hunt, Amy Dalby, Beatrice Varley, Helen Goss, Francis Lister. Prod. : Gainsborough-Pictures.

EST-CE parce que les femmes-gangsters sont à la mode qu'on a résolu à Paris ce nœud vieux d'au moins six années ? Curieuse idée.

Contentons-nous de raconter cette incroyable histoire, en faisant grâce des commentaires.

L'action se passe à Londres, à une époque indéfinie d'il y a quelques siècles, ce qui permet de montrer quelques jolies robes à paniers et guépières vieux style.

La jolie Caroline se fait souffler son fiancé Ralph par la belle Barbara, juste à la veille de son mariage. Avec l'esprit de sacrifice qu'ont seules les vraies amoureuses, elle « cède » son riche mari à sa rivale et accepte même d'être la demoiselle d'honneur. Le soir de ses nocces, Barbara — c'est bien son tour — tombe amoureuse d'un cavalier à fière moustache qui lui fait sa déclaration juste avant que la mariée ne monte à la chambre nuptiale. Fin de la première partie.

Quelques mois plus tard... Barbara perd au jeu ses rubis les plus précieux. Pensez, ils lui venaient de sa mère. Une idée subite lui vient. Elle se déguise en bandit de grand chemin, met un masque, prend une voix d'homme, sort par le passage secret, court à la voiture de l'heureuse gagnante, lui met un pistolet sur la gorge, reprend les bijoux et rentre se coucher, toujours par le passage secret.

Mais elle a pris le goût de l'aventure. Désormais elle passera toutes ses nuits à cheval, à attaquer les diligences en

d'années déjà, un excellent canevas, sur lequel on peut broder à l'infini. Canevas « élicat », cependant, et avec lequel on devrait user avec discrétion. La tuberculose, ne l'oublions pas, fait chaque jour quelques milliers de victimes de par le monde et devrait, de ce fait, avoir droit à quelques regards.

Dans le cas présent, elle apparaît bien cependant comme une de ces « ficelles » que possèdent dans leurs tiroirs tous les fabricants de scénarios de la terre. C'est jouer un peu légèrement avec une chose aussi sérieuse.

Le sanatorium du « Mont Vierge » (sic), qui se trouve quelque part dans les Alpes, en est le cadre fantaisiste. Plus quelques paysages pluvieux de la Côte d'Azur, ce qui ne constitue guère une propagande touristique pour la France.

Dans ce milieu, où seuls les garçons de café et les panneaux publicitaires parlent français, se déroule l'histoire classique de la grande artiste atteinte du terrible mal, qui croit pouvoir s'évader de son cauchemar grâce à un amour sans lendemain, mais qui revient mourir, apaisée, auprès de son docteur dont elle n'avait pas su, dans sa détresse, discerner les véritables sentiments.

C'est le mélodrame dans toute sa rigueur. Rien n'y manque, ni dans les détails, ni dans le déroulement. Et les nuages d'une grisaille assez déprimante, ne rehaussent pas — soit par brutalité, soit par composition — cette œuvre finalement fort banale.

Point tout à fait cependant. Car l'héroïne en est Barbara Stanwyck dont l'intelligence, la discrétion et le pathétique contenu font à maintes reprises merveille. Et le fait de la voir ainsi sauver de justesse un rôle impossible vaut à lui seul le déran-

gement. A ses côtés, Richard Conte et David Niven n'ont guère la partie plus facile, car on leur prête des réactions bien souvent incompréhensibles. Ils se montrent toutefois d'excellents acteurs, et ce remarquable trio supporte à lui seul le poids d'une histoire assez pitoyable.

Jean NERY.



LE MINOTAURE VOUS CONSEILLE...

Ne manquez pas...

La dernière Chance (humain. Suisse). — Le Diable au corps (un poignant roman d'amour. Fr.). — Paise (la libération en Italie. It.).

Allez voir...

A Cor et à Cri (un « Emil et les Délectives » Angl.). — Au loin une Voile (le soulèvement de 1905 vu à travers les aventures de deux enfants. Sov.). — Boomerang (le dilemme d'un magistrat honnête. Am.). — La Chartreuse de Parme (Stendhal à l'écran. Fr.). — Dernières vacances (deux adolescents. Fr.).

Maintenant on peut le dire (images vraies de la guerre secrète. Angl.). — Les Maudits (dans un sous-marin nazi. Fr.). — Les Passagers de la Nuit (romantisme et logique réaliste. Am.). — Passion immortelle (Clara Schumann incarnée par Katherine Hepburn et doublée par Arthur Rubinstein. Am.). — Vivre en paix (un village italien dans la guerre. It.).

De même Jean Avenant : « Les films qui tournent le dos à la réalité peuvent s'accommoder des couleurs du « technicolor » (ainsi « La Belle et la Bête » aurait pu être en couleurs sans perdre de sa valeur). Les films d'action, les westerns et le genre-type pour la couleur... Mais prenons « La Symphonie pastorale ». La neige domine ; et rien mieux que le noir ou le gris ne peut s'opposer à elle... »

Pour passer le temps...

Bambi (un Walt Disney pour enfants. Am.). — Broadway qui danse (Fred Astaire. Am.). — Le grand Bill (un western humoristique. Am.). — Le grand Sommeil (policier et abracadabrante. Am.). — Les Pieds Nickelés (burlesque français). — Route sans issue (le drame du soupçon. Fr.). — Shanghai (le dernier film de Sternberg. Am.).

Margaret Lockwood et James Mason.

DE TOUTES LES COULEURS (fin)

POUR en revenir — après ce petit détour médical — aux films d'exploitation courante, je citerai mon ami Guy A... de Dijon, qui m'écrit : « Je suis catégoriquement contre, exception faite pour les dessins animés et les films de music-hall, style « Ziegfeld Follies ». Ceci parce qu'à mon avis la couleur tue la poésie du cinéma. Plus de jeux subtils de photographie, plus de ces nuances qui font vibrer... Et puis, ce qui révolte l'œil le moins artiste, c'est le mauvais goût qui règne dans la palette de S.E. Natalie Kalmus. Ah ! cette scène de « Pour qui sonne le glas », où Gary Cooper et Ingrid Bergman, couchés côte à côte, contemplant le (prétendu) ciel !... Alors, on pense à « Quai des brumes ». Heureusement que les souvenirs nous restent ! Reste le dessin animé : la couleur, alors, est obligatoire... »

que nous la présente Laurence Olivier avec « Henri V »...
...et s'élargit !

QU'EN pense mon vieux complice, Maldoror, de Montreuil, qui ne manque pas, en toutes circonstances, de se montrer perspicace ?

Le progrès est actuellement plus technique que dramatique. Et lorsqu'une

Une enquête de l'ami Pierrot et de ses correspondants

affiche proclame « San-Antonio » en technicolor, il est bien évident que la publicité utilise le procédé en couleurs à titre d'attraction, de réclame commerciale...

« La couleur se révèle quasi indispensable pour tous les films de mouvement, d'aventure et d'espace où nous peignons des foules curieusement baroques — que ce soit le concours d'archers de « Robin des bois » ou le carnaval vénitien de « Munchausen », des scènes de music-hall (« Ziegfeld Follies »), des tableaux historiques

(« La Vie privée d'Elizabeth d'Angleterre ») ou purement descriptifs (la campagne tchèque de « La Ville dorée »). Elle peut encore être burlesque ou naïve (« Dumbo » et les « Cartoons »)...

Par contre, on imagine mal certains films « colorisés ». Ainsi la grandeur froide de « La Symphonie pastorale » ne souffrirait aucunement la souillure de la couleur ; tout l'intérêt du film ne repose-t-il pas sur le saisissant contraste du noir et du blanc ? Il en est de même pour le sobre mais tourmenté « Dies Irae ». Comment traiter en couleurs, avec décence, les charmes réalistes (« Dark Canyon »), comédies de mœurs (« Monsieur Verdoux »), images de la vie (« Parobique »), représentations du monde sensible et immédiat (« La Bataille du rail », « Paise ») ?

Inutile, je pense, de poursuivre des citations qui ne pourraient être, à la longue, que fastidieuses : Maldoror a fort bien précisé cette position. Domaine coloré ou l'imagination, la féerie, le pittoresque ont une part essentielle... Mais que diable le réalisme irait-il faire en cette galère ?

Contre-attaque

IL n'est pas douteux — si j'en juge au nombre de lettres — que cette opinion est la plus généralement répandue. Mais Marcel Bernard, de Béziers, rétorque : « Quant à affirmer que la couleur n'ajouterait rien à « Mon-

sieur Verdoux », qu'en savons-nous ? Chaplin aurait, très certainement, traité son film tout autrement et l'on peut être assuré que la couleur aurait souligné certains effets... Mais Chaplin est trop intelligent ; il doit se méfier du « technicolor » actuel !... »

Une mélancolie que partage Charles Blandet, de Marseille : « Actuellement, on se l. de nous avec le « technicolor ». Ce qui ne l'empêche pas de conclure : « La couleur est un apport du point de vue dramatique. La vie possède trois éléments visuels : la forme, la couleur, le relief. Les deux premiers existent, le cinéma doit les employer. Pour le troisième, on verra... »

En manière de conclusion

POUVONS-NOUS, à l'issue de cette consultation, émettre un avis sur l'avenir de la couleur ?

Nous constaterons, tout d'abord, que l'extension de la couleur s'effectue un peu moins vite qu'on ne pouvait le sup-

poser... Mais que, quelle que soit sa position sur le problème, chacun s'attend à ce que la couleur occupe inéluctablement les écrans, un jour ou l'autre. Même ceux qui y sont le plus opposés ; n'est-ce pas Guy Grémillon, n'est-ce pas Marié-Claire Denis, qui voyez avec anxiété les progrès de la couleur ?

Et si, d'ans l'état actuel des procédés, l'opinion la plus généralement admise est qu'il convient de réserver la couleur au domaine de l'imagination, que se passera-t-il après ?...

Après que des procédés auront été mis au point, qui permettront d'obtenir des couleurs aussi naturelles que possible... Alors naîtront, selon Léopold Mazière, de Nice, en toute liberté, les films d'une nouvelle avant-garde qui puiseront dans la couleur un sens nouveau pour la recherche de sensations inconnues et imprévues. Cette opinion qu'exprime également Claire Delune et C. F. de Bordeaux, rejoint, en somme, celle que nous avons longuement rapportée de Max Boudet.

« Et, un beau jour, ce qui était l'avant-garde s'insinuera dans le domaine courant. Mais ceci est une autre histoire ! Je crois à l'avenir de la couleur. »

La seconde erreur est tout de même plus importante. Je ne crois pas avoir écrit « qu'en 1947, 43 films de long métrage ont été tournés en couleurs aux U.S.A. ». On ne peut employer indistinctement les termes « tournés » et « présentés » sans risque de se tromper, car les nombres de films tournés et de films présentés peuvent ne point correspondre du tout dans la même année. Cela est encore plus vrai dans le cas de l'Amérique où le délai entre le dernier tour de manivelle et la présentation des films est généralement plus long que dans les autres pays. La moyenne est de 6 à 9 mois, mais, pour les grands films, ce délai va jusqu'à un ou deux ans. Il y a des exemples en quantité. Ils ne sont pas fonction de problèmes techniques, mais purement commerciaux...

« Si l'est exact, mon cher ami, que votre texte original ne précisait pas qu'il s'agissait de 43 films tournés, rien non plus ne permettait de penser qu'il fut question de films présentés. En tout cas, merci de votre mise au point et félicitations pour votre documentation ! »

En écoutant « Le Printemps de la Liberté »



Jean Grémillon s'est mis à pleurer...

A défaut de film, c'est donc une émission radiophonique qu'on a réalisée avec le scénario du « Printemps de la Liberté », de Jean Grémillon. Malgré compensation pour un homme qui avait, pendant plus d'un an, consacré toute sa force créatrice et tout son cœur à une œuvre qui devait être son chef-d'œuvre.

Grémillon se faisait tout de même une joie d'entendre cette émission. Dimanche soir, à Erquy (Côtes-du-Nord) où il tourne les extérieurs de « Pattes blanches », il s'était retiré dans son appartement en compagnie de ses interprètes, Fernand Ledoux, Paul Bernard, Ariette Thomas et de quelques amis : un silence religieux s'était fait pendant l'annonce de l'émission...

Il n'y a guère qu'une comparaison qui puisse exprimer l'état d'esprit du grand metteur en scène à ce moment-là : imaginez un père attendant dans le couloir d'une clinique la naissance de son enfant. Mais quand il est entendu les premières répliques du « Printemps de la Liberté », Grémillon ne put plus y tenir. Comme un père qui apprend que son fils est bossu, il éclata en sanglots. L'émission était ratée ; on avait défiguré son œuvre...

Sur notre cliché : Jean Grémillon écoute, en compagnie de Fernand Ledoux et d'Ariette Thomas, l'annonce de l'émission « Le Printemps de la Liberté »...

Certains cinémas n'arrétant le choix de leur programme que postérieurement au jour de notre mise en pages, nous regrettons de ne pouvoir garantir à nos lecteurs l'exactitude de tous les programmes qui nous sont communiqués.

Le film d'Ariane

AYANT bien astiqué ses cornes, le Minotaure est, lui, aussi, allé faire un petit tour à Locarno. L'herbe du parc y est si verte... Et les vaches suisses, qui donnent — comme chacun sait — du si bon lait sucré en boîtes, se sont fait un plaisir de l'accueillir comme un frère.

Tout le long du trajet, le Minotaure a fait de louables efforts pour engager la conversation avec les gens du pays. En vain. Cela pour deux raisons : la première c'est qu'au buffet de la gare de Bâle, quand il a dû, pour son petit déjeuner, déboursier deux francs suisses (c'est-à-dire 160 francs de nos bons francs Mayer), c'est lui qui a eu le souffle coupé; la seconde c'est que, dans les trains suisses, il n'y a pas de Suisses. Sur les six personnes du compartiment, il y avait deux Anglais, deux Belges, un Italien et un Minotaure. Tous les Suisses doivent être à Paris...

A Robinson

DES son arrivée sur les rives technico-loriées du lac Majeur, le Minotaure fut happé par l'organisation du Festival.

Car elle ne laissait rien au hasard, l'organisation du Festival. Quand il n'y avait pas de film à présenter après-midi, il n'était pas question de laisser les invités découvrir les charmes du Lido ou la sauvage beauté de la montagne. Pas du tout. Pas de quartier libre. Répondez : présent à l'appel.

Et, pour ses débuts en Suisse, après seize heures de train, on conduisit le Mi-



notaire à Robinson ! Elle était sympathique, bien sûr, cette petite guinguette enfouie dans la verdure; le vin y était bon; le pick-up suffisamment criard. Mais, avouez que c'est long seize heures

Croquis à l'emporte-tête

MAURICE TEYNAC

L est entré dans la carrière comme ça, d'instinct. Il improvisait chez Carrère un numéro ébouriffant, en feu d'artifice, avec changement à vue, paravents à transformation, cavalcade de faux-nez et perruques, personifications-éclair de Fernandel-femme de ménage, Michel Simon-Adam (celui d'Eve), Saturnin Fabre-Paul (sans Virginie), Jean Tissier-Napoléon qui s'embroutait dans sa proclamation au pied des Pyramides, et Louis XIV-Sacha Guitry — jusqu'au jour où il se trouva face à face avec le vrai Sacha, venu là en consommateur. Le maître se montra satisfait. La preuve : Teynac est Charles X dans le « Diable boiteux » dudit Sacha.

Un garçon fort bien élevé, Maurice Teynac. Il a le parler uni et la tenue aisée, réservée, qui s'acquiert chez les Eudistes de Saint-Jean-de-Béthune, son collège. C'est là qu'il prit des leçons de loufoquerie dans « Le Lutrin », de Boileau, des leçons de mimétisme en parodiant son professeur d'allemand dont le ratelier tombait, et qu'il connut pour la première fois le besoin, quand les gens sont cercle, de se mettre tout naturellement au milieu, pour les divertir.

Son service militaire fut à la hauteur de son talent. Il dépassa systématiquement la mesure, présenta un cas irréductible, désespéré, s'arrangea pour répondre « oui, monsieur » au capitaine, monta la garde en pyjama, fut surnommé « le fou », et affecté à la maison militaire du président du Conseil avec port obligatoire du vêtement civil. Il se retrouva garde-frontière en Tripolitaine, seul dans un bordj pendant six mois en compagnie d'un douanier. Déguisé en bléard, drapé dans une superbe gandoura, il se joua sa vie, avec décor réaliste de chacals, tarentules et serpents naja. Tout surpris d'aboutir enfin à ce que l'on peut connaître de plus vrai en matière de tragédie : Dunkerque et les derniers convois de 1940.

Il en conclut qu'il fallait se dépêcher d'être heureux, abandonna le commerce paternel de représentation en champagnes et eut la formidable impudence d'offrir toutes crues, à un public de cabaret, des saynètes de sa façon — servi par la sereine assurance dont jouissent exclusivement les élèves prodiges des patronages et les comédiens chevronnés.

Il apprit alors l'art de tenir un auditoire, rata des effets parce qu'il en voulait trop faire à la fois, s'égarant, se rattrapant de justesse, plut par son abattage, sa haute silhouette funambulesque (1 m. 80), ses trouvailles, mit ainsi au point l'ahurissant personnage qui le révéla, au théâtre, dans « Le Souvenir d'Italie », de Ducreux : celui de meneur de sarabande, de mystificateur pris à son jeu, de moderne enchanteur, nageant entre l'irréel et le quotidien. La fiction telle que l'entendent Pirandello, Marcel Aymé — ou Ducreux — convient le mieux en effet à son imagination, son amour des métamorphoses, son esprit inventif.

Cet esprit inventif dont témoigne le décor « dramatique » de sa maison : grand glaive en croix sur un mur blanc, chaises de square dans le salon, nobles objets noirs sur fond absolument nu, et deux chevaux de manège, rutilants d'or et de pourpre, qui ne sont d'ailleurs là qu'à l'état de souvenir : immenses, ils dévoreraient toute la place du boudoir.

Que pouvait faire le cinéma de ce fantasiste difficilement classable, esthète et distingué ? Un sadique, tant soit peu hors de son bon sens (Brigade criminelle), un décorateur inquiétant, inquiet (Contre-enquête), un vrai-faux (Fantomas) (nous le verrons, tout noir, avec cape et cagoule), un fils de famille dévoyé (Rapide de nuit). On n'a trouvé, enfin, qu'à lui mettre un revolver entre les mains, seul signe de reconnaissance, aujourd'hui, des individus hors série.

LE MINOTAURE.



de train pour aller à Robinson. Le métro est si commode.

Enfin, comme tout le monde avait l'air très content, que le souriant John Kitzmiller (le noir de *Vivre en paix*) dansait une rumba frénétique, qu'un journaliste hongrois parlait en français à un confrère suisse qui lui répondait en allemand et servait d'interprète entre lui et une starlet italienne, le Minotaure en prit son parti et s'en fut se coucher dans l'herbe.

Tour de Babel

EN revenant à l'hôtel, le soir, il rencontra deux couples qui semblaient beaucoup s'ennuyer. « Voilà, se dit-il, des gens qui ne s'intéressent pas au cinéma et qui ont hâte que ce Festival se termine pour pouvoir enfin passer des vacances tranquilles. » Et il se fit présenter à ces originaux.

Etonnement : il s'agissait de l'acteur portugais Antonio Vilar (que nous avons vu dans *La Reine Morte*), de sa femme, d'un metteur en scène italien au nom compliqué et de la vedette du film qu'il tourne en ce moment à Rome.

Quelle était donc l'explication de leur ennui ? Elle était très subtile. Tout d'abord Antonio Vilar, grande vedette de son pays, qui tourne aussi beaucoup à Madrid et qui fréquente en ce moment les studios romains; ne parle pas italien. Bien entendu, son metteur en scène ne parle ni portugais, ni espagnol. Quant à Maria Canale, l'actrice italienne, elle s'exprime en toutes les langues mais ne comprend jamais rien.

La situation était tendue. Il ne fallut pas moins de toute la diplomatie proverbiale du Minotaure pour déridier un peu la table. Il fit mille compliments à la Maria — ce qui remplit d'aise son metteur en scène — confia à Mme Vilar qu'il avait cherché en vain un éclair d'intelligence dans les yeux de son amie — ce qui le rendit aussitôt sympathique au couple portugais — bref, fit tant et si bien que chacun s'en fut, emportant le meilleur souvenir de cette bonne vieille galanterie française.

La grande vedette

MAIS la plus entourée des vedettes, ce ne fut ni Colette Richard, au décolleté généreux, ni Elfie Mayerhofer, la jolie Viennoise, ni la vedette suisse Yva Bella, venue avec sa maman, ni aucune des petites bonnes femmes aux grandes ambitions qui hantaient les cocktails. Ce fut le comte Lorzi, directeur du Festival de Venise, venu là en voisin.

Dès qu'il apparaissait, le comte Lorzi, homme extrêmement affable, était assailli par la meute des journalistes en quête d'une invitation sur la Lagune.

Même les « vedettes », si olympiennes avec leurs admirateurs, trouvaient, quand elles s'adressaient au comte, un sourire des plus prometteurs qui eût fait tourner toute tête moins solide que la sienné.

Mais, avec des grâces d'évêques, le comte Lorzi distribuait de bonnes paroles et des promesses inachevées.

Le spectacle est dans la rue

APEINE rentré à Paris, le Minotaure a eu envie de se détendre. Car Locarno, si le site est splendide, n'est pas très gai.

Et, nonobstant les seize heures de train qu'il avait dans les pattes, il a tenu à se rendre au Bal du Cinéma, place de la

Pour un dictionnaire technique



L'ingénieur du son

Concorde. Mais, bien entendu, il est parti — comme toutes les vedettes — du Chalet.

Arrivé avant l'heure, il a pu se mêler incognito à la foule qui prit Sinoël pour Jean Marais, Jacqueline Pierreaux pour Viviane Romance et Louvigny pour Noël-Noël. Comme quoi les absents n'ont pas toujours tort.

Place de la Concorde, il fallut fendre la marée humaine. Le Minotaure se croyait



dans une arène. Le rideau de la foule, c'était la cape du toréador qu'il s'agissait d'enfoncer. Mais la cape se défendait bien. Et, quand on avait réussi à y pratiquer une écharcure, elle se refermait peu à peu, implacablement, menaçant d'étouffer, d'absorber le corps étranger qui s'était introduit en elle.

Le Minotaure fut pris pour Jean Marais — encore ! — le bouillant secrétaire du syndicat des travailleurs du film, Charles Chézeaux, s'entendit appeler Tyrone Power, ce qui le flatta, mais le vexa aussi un peu. Des enfants perdirent leurs parents et les firent réclamer au micro (à moins que ce ne soit le contraire), l'estrade, surchargée, craquait de toutes ses membrures... et tout le monde était radieux. Sauf, toutefois, les pauvres vedettes qui s'étaient dévouées pour la cause du cinéma français et qui crurent ne pas pouvoir sortir vivantes de l'aventure.

Celles qui vinrent : Dalio, Jacqueline Pierreaux, Simone Signoret, Claire Mafféi, Reggiani, Sinoël, Louvigny, etc., eurent d'autant plus de mérite. Les autres pêchèrent par excès de prudence.

Mais ce 14 juillet cinématographique eut quand même grande allure. Tout le monde, là, parlait la même langue.

Dans notre prochain numéro :

par **EDWARD DMYTRYK**

Le réalisateur de "Crossfire" :

"Mon métier et moi"

J'AI RETROUVE DANS UN BOUGE DE ZURICH

VALESKA GERT

Vedette de « La Rue sans joie » et de « L'Opéra de Quat'sous »

par Simone DUBREUILH

et **SIMONE SIGNORET**